

CAHIERS 66
METANOIA

66

CAHIERS METANOIA

1991

revue trimestrielle

SOMMAIRE

CAHIERS
METANOIA

Rédaction
Administration
26740 Marsanne

tél. 75903044

Association déclarée
loi de 1901

CCP Ass. Métanoïa
LYON 6564-15 T

Directeur de
Publication :
Emile GILLABERT

Tirage : 06.91
Imprimerie du Crestois
26400 Crest

EDITORIAL <i>DE L'HUMILITE</i>	p. 3
COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS <i>LOGION 79</i>	p. 9
RECHERCHES <i>ANTHROPOLOGIE ET GNOSE (suite)</i> <i>RENCONTRE</i> <i>DERNIER LIVRE EN ANGLAIS D'U.G. (extraits)</i>	p. 17 p. 25 p. 27
MONAKHOS AUJOURD'HUI <i>COURRIER</i>	P. 31
MEDITATIONS AU FIL DE LA PLUME	p. 35
POESIES	p. 37

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa : ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de la retourner accompagné du montant de la cotisation à :

Association Métanoïa - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre : en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log 76).

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants ci-dessous :

- Cahiers 1975	200,00 F.
- Cahiers 1976.....	200,00 F.
- Cahiers 1977	200,00 F.
- Cahiers 1978	200,00 F.
- Cahiers 1979	200,00 F.
- Cahiers 1980	200,00 F.
- Cahiers 1981	200,00 F.
- Cahiers 1982	200,00 F.
- Cahiers 1983	200,00 F.
- Cahiers 1984	200,00 F.
- Cahiers 1985	200,00 F.
- Cahiers 1986	200,00 F.
- Cahiers 1987	200,00 F.
- Cahiers 1988	200,00 F.
- Cahiers 1989	200,00 F.
- Cahiers 1990	200,00 F.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 35 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

EDITORIAL

De l'humilité

Si l'humilité n'est pas au centre de ma vie, alors je ne peux en parler qu'en imposteur.

Si l'humilité ne procède pas chez moi d'une appréciation juste de ma nature véritable, alors je me résigne à des approximations, et dans ce cas mieux vaut me taire.

Si je cède à la tentation des concepts, je nage aussitôt au sein d'un empirisme coupé du réel, à la recherche d'un impossible équilibre entre une surestimation pathologique du moi et un discredit dommageable.

Seule la gnose, qui est connaissance de ce que je suis réellement, peut me donner la vue juste. Gnostique, j'ai des références à produire, des citations à fournir sur ce thème de l'identité : tout un florilège auquel j'ai le bonheur ou la faiblesse de puiser souvent, trop souvent peut-être.

Je sais qui je suis. D'aucuns estiment qu'il est outre-cuidant, déplacé, voire blasphématoire que je dise ce que je suis. J'ai beau rétorquer que le bonheur du *dire* attise la conscience du *vivre*, je n'emporte pas l'adhésion. Je m'empresse de préciser que l'opposition provient de celui qui établit encore une relation entre vassal et suzerain, ce qui est le propre du psychique et non du gnostique : la vertu du psychique a ses exigences...

Je ne vais pas mettre en parallèle ce que je suis avec ce qu'un autre gnostique dit qu'il est puisque c'est le même, rigoureusement le même. Le psychique lui, s'ingénie à chercher des dissemblances et il en trouve, citations à l'appui. J'ai beau dire avec le grand Rumi qu'affirmer : je suis Dieu est la reconnaissance de ma véritable humilité alors que se déclarer l'humble serviteur de Dieu, c'est maintenir la prétention à la différence, je ne suis pas entendu - du psychique s'entend. Le gnostique dira avec Abd el

Kader : *"Seul le Puissant demeure : Il n'a pas de serviteur."*
(poème VI).

Les tentatives de mise au point se soldent par un dialogue de sourds. Faut-il dès lors continuer à parler humilité, si cela doit se traduire par des incompréhensions et des dissensions ? La querelle - je pense particulièrement à la querelle à coup de citations - laisse toujours un goût d'amertume - Cependant cette querelle n'est pas de mise entre gnostiques, puisque c'est toujours le même, l'unique qui est reconnu. Or mes propos, comme ceux de l'ensemble des Cahiers sont des propos de gnostiques qui échangent entre eux pour le bonheur de se reconnaître le même, pour se magnifier en ce qu'ils sont : l'Unique. Et, étant donné qu'ils ne peuvent être rien d'autre, faut-il chercher ailleurs la véritable humilité, la véritable gnose ?

Génératrices de peur, de fuite, d'agression de la part du psychique, ces lignes peuvent en même temps répondre à la détresse de celui qui n'en peut plus d'être divisé alors qu'il a "cela" en lui. Il y a eu le langage "trop fort" d'un certain gnostique sanctionné par l'abandon de ses proches, la solitude du Jardin des Oliviers, la condamnation officieuse et officielle d'une attitude jugée offensante par le psychique, libératrice par Judas à qui il fut dit tout haut : "Ne m'appelle plus Maître". Le pourquoi du psychique envieux ne reçut pas de réponse. Pourtant la parole, qui abolissait la relation de dépendance, émanait de celui qui a la vue juste de notre nature véritable : pas de sous-estimation ; pas de surestimation non plus, l'humilité sans voile, sans coloration plus ou moins sado-masochiste ; en somme l'état de vacuité du tout petit de sept jours.

En rejoignant l'innocence d'avant l'intrusion des images porteuses de fantasmes, l'humilité se livre à moi comme je me livre à elle, les mains ouvertes et vides, dans cette attention sans tension, sans intervention. C'est l'enfance retrouvée vierge des plis de la mémoire et des rêves futuristes, l'enfance désarmée, désarmante, exposée, imprévoyante, fragile et pourtant irrésistible. Baillonner son expression spontanée, ligoter son mouvement in-

conscient voilà ce que tente de faire le psychique. Inutile de souligner qu'il ne peut rien contre la source bouillonnante de la vie. Ce qui demande à naître surgit, imprévisible, radiéux. Le voit qui peut, l'apprécie qui n'a plus peur. J'évite de troubler celui qui a peur. Il se préserve derrière le paravent d'une prétendue faiblesse enfantine. Le gnostique "adulte" est porteur de cette même "faiblesse", mais elle n'est pas vue de la même manière par le psychique. Celui-ci croit avoir un interlocuteur avec qui se mesurer mais il ne tarde pas à déchanter et se retrouve dans un état dangereux de déséquilibre car il ne peut persister qu'en se raidissant et plus il se raidit, plus il sent lui échapper ses points d'appui.

Comment je me vois, comment je me vis, comment je m'explore, je ne peux le dire qu'à moi-même. C'est mon propre jeu, inédit, originel. C'est ma vie unique, irrépessible, incessible et pourtant prodigieusement féconde. Il arrive qu'un autre gnostique dise aussi comment il se perçoit et se célèbre, alors je vis cette même plénitude car c'est *le même* qui se reconnaît, l'unique Je Suis.

Important ou insignifiant, le psychique se croit un élément du multiple. Sa place, il la veut dans le macrocosme ou, à défaut, dans le microcosme : mobilisateur d'énergie cosmique, ou goutte d'eau, voyageur dans l'astral ou atome dans le cosmos, lumière parmi d'autres lumières ou seulement étincelle divine..., une chose est certaine, le psychique veut être quelqu'un ou quelque chose.

A l'inverse, le gnostique ne se veut pas un élément du tout. Il ne se vit pas en tant que séparé. Pour lui l'humilité réside dans la perception qu'il n'est *rien*, absolument *rien*. D'où son langage, incompréhensible par le psychique : "je ne suis rien". C'est seulement quand cette évidence éclate que je vis l'humilité ; - d'ailleurs synonyme de pauvreté, puisque n'étant rien, je ne peux prétendre à quelque chose dans quel qu'ordre que ce soit : avoir, savoir, vouloir, pouvoir. Cette certitude est indissociable d'une autre certitude : au moment où je réalise spontanément que radicalement je ne suis rien, explose la certitude du JE SUIS. Lorsque

le rien est pris pour ce qu'il est, c'est-à-dire rien, "le SOI seul demeure", suivant l'expression du Maharshi qui précise : "Vous êtes le Soi, vous êtes déjà le Soi". L'ombre est dissoute par la Lumière. Le voile est tombé. Je ne suis donc pas cette personne, ni ses éléments soi-disant constitutifs : mental-corps. Mais je n'ignore pas que ce corps, tel un reflet de Maya, est l'occasion de la prise de conscience de mon identité véritable. Sans cette "vision", pas d'humilité réelle, pas de gnose. Seul le gnostique peut mesurer les raisons de la déraison du psychique car il est seul à n'avoir nul lieu "où incliner sa tête et se reposer".

Inutile de revenir sur les arguments du psychique soucieux de se situer et de se maintenir dans le multiple ; il ne peut que taxer la gnose d'utopique et d'infantile. Certes l'humilité est liée à l'enfance d'où l'invitation adressée à celui qui veut se départir de ses conditionnements de contempler le tout petit de sept jours. Cependant les manieurs de concepts n'aiment pas se pencher sur la nudité originelle ; ils estiment que la pensée s'en trouve dévalorisée. Il est vrai que dans l'optique du savoir et de la culture cela se traduit en langage psychique par une régression, alors que pour le gnostique, il s'agit de faire de la place, de laisser tomber les encombrements, de retrouver l'état d'avant les images et la conscience des images :

*Quand le disciple est désert,
il est rempli de lumière ;
quand il est partagé,
il est empli de ténèbres.*

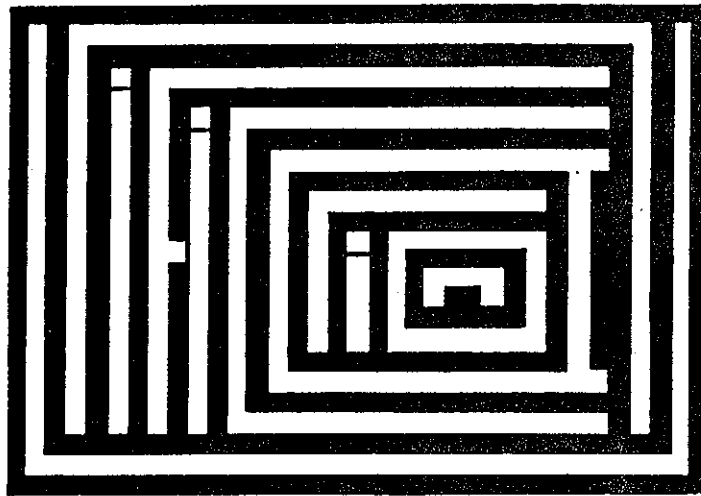
Certes le petit enfant n'est pas conscient de son innocence et de son unicité, et le psychique, qui apprécie tout en fonction du devenir, voit dans cet état une imperfection et une faiblesse transitoires. Telle n'est pas la compréhension du gnostique chez qui l'Inconnaissance est l'état naturel. Le Soi non conscient de lui-même est parfait en lui-même ; le Soi conscient qui en émane n'ajoute ni ne retranche rien à l'ultime perfection ; simplement, il rayonne, car étant lumière, c'est dans sa nature de dispenser la lumière, de se dispenser en tant que lumière, comme le tout petit

se répand dans le jeu très attentif de ses sons, de ses mouvements, de ses appels.

L'humilité sans fard est dans l'Unité retrouvée. Elle embrasse tout ; elle n'exclut rien. Expression consciente ou inconsciente de l'Un, elle procède de Lui, directement, tout entière à sa dévotion. Parle-t-il pour le bonheur de se dire, alors elle ferme les yeux pour mieux entendre : "*Autre que moi n'est pas*".

Blasphème absolu au regard du psychique.

Humilité absolue au regard du gnostique.



COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 79

UNE FEMME DANS LA FOULE LUI DIT :

BIENHEUREUX LE VENTRE QUI T'A PORTE

ET LES SEINS QUI T'ONT NOURRI !

IL LUI DIT :

BIENHEUREUX CEUX QUI ONT ENTENDU

LE VERBE DU PERE, L'ONT GARDE EN VERITE !

CAR IL Y AURA DES JOURS OU VOUS DIREZ :

BIENHEUREUX LE VENTRE QUI N'A PAS CONÇU ET

LES SEINS QUI N'ONT PAS DONNE DE LAIT !

LOGION 79

Quelle douche froide pour cette femme qui, emportée par les paroles de Jésus, veut lui faire un compliment : "Tu es un homme formidable. Ta mère a toutes les raisons d'être fière de toi !". N'est-ce pas une réaction bien naturelle, ressentie 2000 ans plus tard avec la même force et dans tous les pays du monde ? Alors pourquoi Jésus semble-t-il mettre en doute la primauté des liens familiaux comme on l'a vu au logion 55 ?

Bien évidemment, il ne rejette pas l'amour des parents pour leurs enfants, mais il explique que les relations familiales ne constituent pas l'essence de la vie au sens de : je vis pour mon mari, ma femme, mes enfants, mais que c'est justement la dissolution de ces liens privilégiés par l'effacement de l'ego qui dévoile la Vie :

*Celui qui ne récuse son père et sa mère
comme moi
ne pourra se faire mon disciple ;
et celui qui n'aime son Père et sa Mère
comme moi
ne pourra se faire mon disciple ;
Car ma mère m'a enfanté,
mais ma Mère véritable m'a donné la Vie. (logion 101)*

La Vie ou l'Absolu c'est un amour sans droit de propriété, un amour qui englobe toutes nos préoccupations quotidiennes tout en étant complètement détaché d'elles parce que :

*Je suis la lumière qui est sur eux tous.
Je suis le Tout.
Le Tout est sorti de moi,
et le Tout est parvenu à moi. (logion 77)*

Maria

* * *

Il est bien naturel que ce soit une femme qui cette fois interpelle Jésus. Mieux que l'homme elle connaît sa capacité à transmettre la vie. Plus que l'homme elle s'identifie à la vie qu'elle a transmise.

La réponse de Jésus est abrupte. Pourtant, au logion 55 il m'a dit quelle place il fallait faire aux filiations humaines. Pour lui, seule l'écoute du verbe du Père vaut que l'on se réjouisse et se congratule. A ses yeux, même la plus intense et la plus mystérieuse des manifestations humaines n'a d'existence que vue avec les yeux du Père, car alors c'est le Père qui se congratule Lui-même.

Après cela, de quelles progénitures pourrais-je m'inquiéter ou me congratuler puisque :

Dans l'image de la lumière du Père..., toutes les images sont cachées par sa Lumière.

André

Bienheureux le ventre qui n'a pas conçu et les seins qui n'ont pas donné de lait ! Quoi de plus choquant aux oreilles des contemporains de Jésus ? Pour les juifs, alors que la stérilité est vécue comme une terrible malédiction, celui qui a engendré une nombreuse progéniture est de ce seul fait digne d'être honoré. Le *Croissez et multipliez* biblique, outre la prolifération des enfants qu'il implique, signifie pour les mentalités de l'époque la quête de l'Avoir et le règne de la quantité à tous les niveaux. Cette course effrénée vers la multiplicité justifie pour les Juifs, comme plus tard pour l'Eglise, la conquête du monde par tous les moyens pour aboutir aujourd'hui aux pires massacres et à la destruction de la planète.

Jésus refuse de s'identifier à ce qui naît et meurt. Il rejette le devenir, le cercle vicieux des naissances et des morts. Pour lui, la véritable famille est non pas charnelle, mais spirituelle. Le logion 79 rejoint ainsi les logia 55, 99 et 101. Remettant en cause le fondement même du mariage et de la famille, Jésus récuse toute filiation purement physique. Il condamne par là-même l'image du *pater familias* tout puissant, ayant droit de vie et de mort sur sa progéniture et représentant de Dieu sur terre. Celui qui aspire à la Gnose doit couper tous les liens et renoncer à tout ce qui peut l'attacher au monde s'il veut secouer le joug pesant de la famille, de la société et de la religion. Jésus prend donc le contre-pied de la loi mosaïque : *Honore ton père et ta mère, afin que se prolongent tes jours sur le sol que te donne Yahvé, ton Dieu (Ex XX,12) ; Vous craignez chacun sa mère et son père (Lev XIX, 3).*

Avoir des biens en abondance, posséder une nombreuse famille comme l'on possède des terres et des serviteurs, tel est l'idéal de l'homme riche du logion 63. Mais accumuler sur le plan matériel ne fait pas avancer d'un pas dans la possession du Royaume des Cieux : *L'homme, fier de sa nombreuse famille et de ses troupeaux, cet homme qui ne vit que pour amasser, voilà que la mort l'assaille et l'emporte tel un fleuve impétueux détruit un village endormi. (Dhammapada, 287).*

Qui multiplie ses désirs pour satisfaire son ego sera déposé de tout et connaîtra la pire des morts : la mort spirituelle. Seul celui qui accepte de tout perdre trouvera la véritable richesse : *Si le grain ne meurt, il demeure seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Qui cherche sa vie la perdra, qui la perd ici-bas la trouvera pour la vie éternelle. (Jn XII, 24).*

Bien qu'ils soient éphémères, les liens charnels donnent à l'ego l'illusion de pouvoir se perpétuer dans le devenir. Ils ne sont trop souvent qu'une projection de notre moi sur l'autre que je tente ainsi de m'approprier : *Ne pensez jamais à l'autre comme étant "ma" femme, "mes" enfants. A la mort, ni femme, ni enfants ne peuvent nous accompagner. Dieu est la seule Vérité (Mata Amritanandamayi).*

C'est cette Vérité qu'incarne Jésus. A quoi bon engendrer, se perpétuer dans l'espace et le temps, si nous perdons l'éternité : *Celui qui veut adorer le Père doit se transporter dans l'éternité avec son désir et sa confiance. (Maître Eckhart, Sermon Mulier, venit hora).* Il n'y a de parenté que dans le Verbe. Le véritable enfantement est spirituel : *Celui qui ne récuse son père et sa mère ne pourra se faire mon disciple (log 55 & 101) ; Ceux qui en ces lieux font le vouloir de mon Père, ce sont eux, mes frères et ma mère (log 99) ; Bienheureux ceux qui ont entendu le Verbe du Père, l'ont gardé en vérité ! (log 79).*

Toute naissance physique porte en elle le germe de la mort. Seule la naissance dans le Soi donne la Vie éternelle : *Celui qui naît à la Vérité ne meurt pas. Celui qui naît de la femme ne peut que mourir. (Dialogue du Sauveur).* Naître à la Vérité, c'est retrouver sa propre origine et son éternité, c'est se tenir dans le commencement : *Heureux celui qui se tiendra dans le commencement, et il connaîtra la fin, et il ne goûtera pas de la mort (log 18).* Ainsi "re-né", le gnostique inverse l'ordre des choses du monde. Pour lui, la naissance est douleur et la mort bonheur :

J'ai pleuré en naissant et je mourrai en riant. (Nisargadatta, Je suis, p. 82).

*O Kabir, lorsque tu viens au monde
Tous se réjouissent alors que toi tu pleures !
Fais en sorte qu'à l'heure de le quitter,
Ils soient tous dans les pleurs alors que toi tu ris !
Kabir*

Jésus, de même, inverse totalement le sens profane du *Croissez et multipliez*. Croître, pour lui, ce n'est pas croître sur le plan quantitatif, mais croître vers le Père, être fécond en esprit, afin de multiplier les fruits spirituels que seul l'Un, le Royaume, peut donner* : *Il est comparable à un grain de moutarde, la plus petite de toutes les semences ; mais quand il tombe sur la terre travaillée, elle donne une grande tige qui est un abri pour les oiseaux du ciel (log 20).*

Alors que les psychiques, y compris les plus grands prophètes, comptent parmi ceux qui sont enfantés des femmes (log 46), le gnostique, lui, est à l'image du Père celui qui n'a pas été engendré de la femme (log 15). Si Jésus est le "Vivant", c'est qu'il est né à la Vie véritable : *ma mère m'a enfanté, mais ma Mère véritable m'a donné la Vie (log 101).*

Yves

* C'est d'ailleurs en ce sens que l'interprètent également les théoriciens actuels de la Cabbale : cf Léo Schaya, *La Création en Dieu*, Dervy-Livres ; Annick de Souzenelle, *Nouveau regard sur la Genèse*, Dervy-Livres ; *Le symbolisme du corps humain*, Dangles.

La plupart des êtres humains, hier comme aujourd'hui, naissent et disparaissent dans l'ignorance du fait essentiel que la vie s'exprimant en eux ne leur appartient pas. Presque tous, malgré les leçons de l'Histoire et les drames actuels individuels et collectifs, s'acharnent à vivre leur vie à leur manière. N'observant pas convenablement la folie du monde, ils réagissent mal à leurs espérances déçues et à leur inévitable décrépitude mais n'en poursuivent pas moins leurs rêves d'avenir dans la nécessaire réussite sociale de leur progéniture. Ainsi se perpétue l'ego.

Les pays civilisés et riches, conscients du danger atomique universel, ne procréent plus assez et se vautrent dans une plus grande jouissance des biens de consommation et de confort. D'où machinisme et robotisme suivis de chômage, insécurité, angoisses. Les autres, les moins nantis, ne parviennent pas à stopper les trop nombreuses naissances et l'on y constate avec inquiétude élitisme, despotisme, pauvreté, famine, délinquance...

Je n'envisage aucune solution d'amélioration de la condition humaine tant que persistera ce *sentiment de séparation* d'avec l'Absolu que je ressens comme une CROYANCE Universelle (elle sévit partout) et Impersonnelle (aucun individu n'en est personnellement responsable) en la dualité : Dieu et Diable, Royaume et Monde, Divin et Humain, Naissance et Mort, Bien et Mal...

Pour nous, vivant dans ce monde mais point enfants de ce monde, aspirés par la Vérité puis guidés, éveillés et libérés par la *Connaissance de cette Vérité*, réjouissons-nous ensemble de nous reconnaître *non-engendrés de la femme (log. 15)* et parfaitement *conscient d'être déjà avant d'exister (log. 19)*.

De la faculté d'existence, le mortel ne peut ou ne veut pas entendre parler. Elle représente pourtant la clé de la compréhension du non-né, dont nous entretenons longuement Jésus. BANKEI, Maître ZEN japonais, malheureusement peu connu en Occident, éveillé lui-même à cette non-naissance, utilisait en son temps judicieusement cette voie aux fins d'éveiller ses disciples à la connaissance.

Dans ce qui nous semble une tragédie cosmique, veillons à y voir toujours le divin, énergie spirituelle épousant toutes les formes, tenir **tous** les rôles. Perdre ce jeu de vue, c'est délaissé notre nouvelle vision de cet univers et se persuader à nouveau que les forces du *cep planté hors de la vigne du Père* pourraient exercer un pouvoir quelconque **face à l'absolu**.

Le grand Maître du Jeu, une fois re-connu, dé-voilé, ne se tue pas comme le Sphinx mais, j'en porte témoignage, éclate **d'un rire** inattendu et tout-à-fait inoubliable.

Le Jeu continue dans cette pseudo prison-monde, mais,

dorénavant, elle ne comporte ni barreau ni geôlier. La Grèce antique, experte comme nos psychotérapeutes actuels, à déceler les ombres, omet de nous transmettre la possibilité offerte à chacun de disparaître à ses propres yeux, de réintégrer la non-naissance, laissant ainsi toute la place à la transparence de la lumière.
C.Q.F.Deviner.

Mario

* * *

Jésus est au coeur même de la foule, et voici qu'au cours d'un bref dialogue il nous offre une des plus belles béatitudes, une parole de vie, le témoignage de la félicité parfaite. Ce don que nous fait Jésus, pour l'apprécier, il nous faut vite l'extraire du logion, le détacher, le distinguer des paroles qui l'enserrent et semblent le dissimuler à qui ne sait pas voir :

*Bienheureux ceux qui ont entendu le Verbe du Père,
l'ont gardé en vérité...*

Sont donc bienheureux ceux qui ont entendu, c'est-à-dire vu et compris, le Verbe du Père. Celui qui entend, c'est celui qui dirige son esprit vers le Père, qui tend vers Lui, qui va vers Lui pour le connaître. Voir et entendre sont les deux pôles de la vie mystique. Mais Jésus précise, va plus loin que les noces mystiques ; il ajoute : *l'ont gardé en vérité*. Ainsi ce mariage né de la compréhension, cette connaissance du tout doit être gardée en vérité, comme s'il était possible de la perdre...! C'est bien là l'écart énorme (*s'en éloigne-t-on de l'épaisseur d'un cheveu, c'est comme un gouffre profond qui sépare le ciel et la terre qui existe* entre le mystique qui épouse Celui qu'il adore, mais revient, retourne (*fait marche arrière*) à son état antérieur et le Monakos qui se perd -ou mieux : se re-trouve- dans d'éternelles épousailles, qui se confond avec l'Aimé, devient l'Aimé, est l'Aimé depuis toujours et à jamais.

Il ne s'agit donc pas d'un mariage d'amour avec le Père -à la manière d'une Thérèse d'Avila- que Jésus annonce, mais bien d'une identification. Cette nuance essentielle, capitale est introduite par le mot garder. Or, garder, n'est-ce pas prendre soin, conserver, ne pas quitter, préserver, retenir, être fidèle à ; enfin et surtout, plus que tous ces sens, garder en vérité c'est garantir, être le garant du Verbe du Père.

Si j'entends le Verbe du Père sans le garder en vérité, il y a risque énorme de voir l'ego s'attribuer ce qui revient au Père. C'est la tentation suprême de l'ego de se prendre pour Moi. La compréhension sans dépouillement de l'ego, sans ouverture complète de l'être (*corps et esprit, coeur et intelligence*) au règne du Tout, c'est l'avènement irrémédiable de Satan, celui qui veut être l'égal de Dieu. Garder le verbe du Père en vérité, c'est naître à

Soi ; c'est le petit moi qui reste à sa juste place et laisse le Moi diriger la Vie (cf le très beau passage de l'Apocalypse 3.8-11). Il y a donc nécessité d'une simultanéité : comprendre et garder ce que Je Suis.

Cette béatitude annoncée par Jésus s'insère entre des paroles, peut-être moins fondamentales mais qu'il ne peut cependant pas négliger. C'est une mise en garde supplémentaire contre la dualité et les afflictions qu'elle génère. Jamais Jésus ne néglige de rappeler les dangers de la division : si je m'identifie à ma famille, à mes origines génétiques, à ma généalogie, je risque d'en récolter les tribulations, peut-être de grandes joies mais aussi de grandes peines. A la naissance succède la mort. Cependant, si ailleurs Jésus rassure : *Prenez courage, j'ai vaincu le monde (c'est-à-dire j'ai gardé le Verbe du Père en vérité)* ici, il veut déchirer le voile qui masque le vrai. Cette femme s'adresse à lui car elle est pleine du désir d'être mère d'un tel fils, elle envie la mère de l'être exceptionnel qu'elle voit devant elle. Aussitôt, Jésus brise net ses projections, il lui évite ainsi de se perdre dans de trompeuses fantasmagories. Le bonheur n'est pas là où l'ego l'attend, surtout pas. L'ego ne délivre que des images, ne possède et ne comprend que Maya (*ce pouvoir par lequel Dieu crée le monde et cache sa réalité derrière les phénomènes*), Jésus balaie en quelques mots les phénomènes. Il redresse, remet dans la voie juste, celle du Verbe du Père. Plus loin il précisera : *ma mère m'a enfanté (elle m'a mis au monde) mais m'a véritable mère m'a donné la Vie (qui est au-delà du monde, le transcende)*. Ascendant et descendant sont produits de l'ego, ils cachent le nom véritable, Mon Origine Unique.

Mon propre nom est une prison où celui que j'enferme pleure. Sans cesse je m'occupe à en élever tout autour de moi la paroi ; et tandis que, de jour en jour, cette paroi grandit vers le ciel, dans l'obscurité de son ombre, je perds de vue mon être Véritable.

Rabindranah Tagore.

Cet être véritable dont on peut dire en paraphrasant La Bruyère : *Il n'a ni aïeux, ni descendants ; il compose seul toute sa race.*

Alain

**NELEINDRECAU
VESNELESUBM
HOMMEOR
ESSEOR**

Sollicitude

Femme en mal d'enfant
femme en gésine
femme comblée
ou esclave de la maisonnée
déçue par les faux départs
déchirée dans tes entrailles
par la maladie et la mort
d'êtres issus de ta chair
femme toujours en attente
d'un bonheur ou d'un possible répit
toujours frustrée par les rêves déçus
aussitôt que caressés
mère kurde tordue de douleur
devant ton petit qu'on enterre
mère du Bangladesh
scrutant hébétée et hagarde
les eaux meurtrières de tes enfants
mère oublieuse de toi-même
toujours dispensant la tendresse
penchée radieuse sur le berceau
ou sollicitée par la détresse
femme peux-tu répondre
après tant d'horreurs
après tant d'enchantelements
à l'appel de la vie
d'avant la naissance et la mort ?
Inconsciente de ton don
tu m'as donné la joie
de contempler ma transparence
dans le regard de ton nouveau-né
inondé de la lumière originelle
tu es tout aussi ignare de l'ennuagement
qui va dès le départ
le voiler peu à peu à sa propre lumière
tu cherches le secret de ce visage
dans une impossible symbiose
car il est la vision dont tu es privée
il est la vie d'avant le temps
et toi tu es le cadavre qu'il ne voit point
ne connaissant pas ton manque
comment connaîtrais-tu ta délivrance ?
Ton enfant est déjà plongé dans le rêve
puisses-tu quitter le rêve pour ta nature propre
tu n'es pas la mère qui enfante
tu es la Mère universelle qui engendre
tu es l'infinie possibilité de l'infinie fécondité
ton sein embrasse tous les univers
passant du rêve à ta Réalité ultime
tu es l'écoute silencieuse
tu es la gardienne attentive
du Verbe du Père

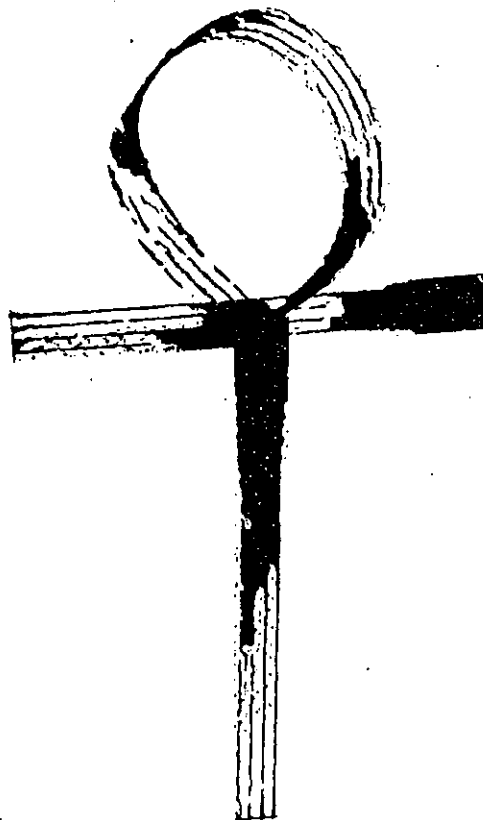
Emile

Pour lui déclarer dans un élan de ferveur : *Bienheureux le ventre qui t'a porté et les seins qui t'ont nourri*, cette femme qui écoutait le Maître devait s'émerveiller de l'entendre.

Jésus, le gnostique par excellence, comprend le psychique mais lui tient un langage que seul le gnostique peut capter. Le psychique voit Jésus dans sa forme humaine. Il est prisonnier de l'image : *La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres n'ont pu l'atteindre (Jn 1-5)*. Parlant de ses proches, Jésus dit : *Je les ai trouvés tous ivres*. L'ivresse les maintient dans l'ignorance jusqu'à ce qu'ils aient rejeté leur vin. La réflexion de Jésus m'interpelle. J'étais dans l'ivresse aussi longtemps que je m'identifiais à la personne. Ayant compris que je ne suis pas celui que je croyais être, je quitte les ténèbres pour la lumière et peux accueillir la réponse gnostique de Jésus : *Bienheureux ceux qui ont entendu le Verbe du Père, l'ont gardé en vérité*. Je sais désormais que ce corps n'est pas moi, mais qu'il est, selon la parole de Jésus, l'occasion de me reconnaître dans ma réalité ultime, l'Esprit.

Le psychique, identifié à la personne, veut se perpétuer dans ses enfants. Jésus nous invite à revenir à l'état d'avant la dualité en faisant le deux Un.

Louis



RECHERCHES

ANTROPOLOGIE ET GNOSE

(suite)

L'Épreuve d'Orphée

Orphée, le berger de Thrace, chante en s'accompagnant de la lyre. Son pouvoir de fascination est tel qu'il subjugué toute la manifestation : les pierres, les plantes, les animaux, les humains et les dieux. Même grossiers et scélérats, les hommes n'échappent pas à son ravissement. Pourtant cet enchantement connaît une faille : Orphée aime une femme, Eurydice, qui va le soustraire à cet enchantement universel. Ainsi, dans le mythe orphique, la poésie et la musique confondues triomphent alors que l'amour est soumis à une cruelle épreuve. Il devient vulnérable à cause d'une agression extérieure qui semble s'inscrire en faux contre l'envoûtement général. Orphée est le jeune époux d'Eurydice. Leur lune de miel est troublée par l'intrusion d'Aristée que le désir d'Eurydice pousse à se mal conduire. Eurydice s'éloigne d'Orphée sans toutefois céder au désir d'Aristée. Orphée entreprend de reconquérir celle qu'il aime et la retrouve aux Enfers où il est convenu qu'elle lui sera rendue à condition qu'il ne se retourne au cours de la remontée ni pour la voir ni pour lui parler. Mais Orphée, ivre de joie, ne résiste pas à l'injonction qui lui a été faite et perd Eurydice une seconde fois. Va-t-elle être rendue au royaume des ombres, ou bien Orphée, en intériorisant son amour trop impulsif et trop possessif, va-t-il la reconquérir définitivement ? Une chose est certaine : Orphée ne pourra jamais plus être le même avec Eurydice. Son art a triomphé, mais, pour que l'amour triomphe au même titre, il faut qu'il procède directement de la même source cosmique d'où Orphée tire sa maîtrise sur la manifestation tout entière.

Or, n'oublions pas qu'Erôs est, dans le mythe orphique, la puissance qui intègre et concilie les contraires, la force primordiale qui permet d'unifier les aspects différenciés et complémentaires de la manifestation. Il s'agit donc pour Orphée d'unifier le masculin et le féminin, de retrouver l'androgynie de l'Oeuf primordial. L'épreuve d'Orphée vient justement de cette dualité non encore transcendée. Cependant, tant qu'il n'aura pas réalisé en lui l'harmonie des inverses complémentaires, l'amour ne sera pas à l'unisson de son art et son initiation ne sera pas achevée.

Tentatives d'élucidations

Poètes et musiciens ont cherché un dénouement au drame d'Orphée et d'Eurydice. Qu'un mythe reste ouvert à des conclusions diverses sur le salut ou l'échec du couple témoigne en faveur de sa richesse.

Les *Georgiques* de Virgile relatent la mise à mort émouvante d'Orphée et les *Métamorphoses* d'Ovide y font également référence. Les évocations modernes mettent plutôt l'accent sur la fécondité de l'épreuve dans la réalisation du couple. On connaît le sonnet de Gérard de Nerval *El Desdichado*, où le poète-musicien chante un amour impossible :

*Je suis le Ténébreux, - le Veuf, - l'Inconsolé,
Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie :
Ma seule Etoile est morte, - et mon luth constellé
Porte le Soleil noir de la mélancolie.*

*Dans la nuit du Tombeau, Toi qui m'as consolé,
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,
La fleur qui plaisait tant à mon coeur désolé,
Et la treille où le Pampre à la Rose s'allie.*

*Suis-je Amour ou Phoebus ?... Lusignan ou Biron ?
Mon front est rouge encor du baiser de la Reine ;
J'ai rêvé dans la Grotte où nage la Syrène...*

*Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron :
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
Les soupirs de la Sainte et les cris de la Fée.*

La reine, la sainte, la fée, autant de termes pour désigner la femme désirée, entrevue mais inaccessible. Que faire pour la rejoindre vraiment sinon la dissoudre dans le regard que le poète porte sur elle ?

Dans *Les sonnets à Orphée*, Rainer Maria Rilke entrevoit de façon confuse ce qu'il appelle "le centre fabuleux", "la fête absolue", où ceux qui étaient séparés réaliseront l'unité. Celle-ci demande la prise de conscience de l'identité réelle des amants : "La connaissance reconnaît celui qui se déverse comme source" Encore faut-il se consacrer à la quête absolue : "Veuille la transformation". L'unité n'est qu'entrevue ; elle est à la fois mouvement et repos ; "... à la terre en repos, dis : je coule ; à l'eau rapide, dis : je suis".

Si Orphée a pu revenir vivant des Enfers, son comportement vis-à-vis d'Eurydice devra, sous peine de mort, connaître une intimité amoureuse renouvelée. Les oeuvres musicales que le mythe d'Orphée a inspirées préparent les coeurs à l'approfondissement qu'amène l'épreuve.

Mais l'unification entrevue demeure un espoir à réaliser. Sans cette réalisation, le mythe ne peut connaître un réel aboutissement. Jean Cocteau, hanté toute sa vie par le mythe, a essayé, tout en maintenant la structure originelle, de trouver l'issue libératrice. Le film *Le Testament d'Orphée* (1960) est l'aboutissement d'une longue recherche où Eurydice joue un rôle éminemment actif. Mais le résultat est loin d'être convainquant. Il ne l'est pas davantage dans la pièce d'Anouilh *Eurydice* où la jalousie s'empare d'Orphée.

Un poète peu connu, Malpilâtre (1732-1767), nous donne peut-être la clef que Nerval semble avoir entraperçue :

*Il ne sait pas (aveuglement extrême !)
Que sa Vénus n'est autre que lui-même,
Qu'il est l'amant, qu'il est l'objet aimé,
Que de ses yeux part le trait qui le blesse
...
Brûlé d'un feu par lui-même allumé.*

Pour qu'Orphée transcende l'épreuve de sa descente aux Enfers et de son retour, ne fallait-il pas qu'il découvre que son Eurydice n'est autre que lui-même, qu'elle est l'occasion de sa reconnaissance, son unique miroir ?

Les Fidèles d'amour

L'interprétation des épreuves du couple est finalement fonction des possibilités de compréhension de l'investigateur. Celui-ci est desservi au départ par les schémas dont l'humanisme rationaliste grec a marqué si profondément l'homme occidental ; mais, en se tournant vers l'Orient, il est à même de découvrir une tradition où le mythe connaît son couronnement : c'est la tradition des *Fidèles d'amour* dont Rûzbehân (1128-1209) est l'éminent représentant chez les soufis de l'Islam iranien. Chez Rûzbehân et ses successeurs, l'amour humain est l'occasion de l'amour divin. Il s'agit en somme d'un seul et même amour qu'il faut, souvent au prix d'épreuves cruelles, apprendre à découvrir. Dans son ouvrage *En Islam iranien* (T.III. *Les Fidèles d'amour, Shî'isme et soufisme*, Gallimard 1972), Henry Corbin, parlant des *Fidèles d'amour*, écrit : "Ils méritent d'être désignés comme *Fidèles d'Amour* en raison de leur affinité avec les *Fideli d'amore*, compagnons de Dante" (p. VI).

Dans la terminologie de Rûzbehân, les épreuves qu'Orphée a connues pour reconquérir Eurydice peuvent être appelées les épreuves du voile. Selon le soufi, Dieu a produit le monde afin de se connaître dans les créatures. Seulement étant le Dieu unique, il ne peut avoir un témoin en dehors de lui-même : toute image l'aliène et constitue le Voile qui, au lieu de le révéler, l'occulte à lui-même. Rûzbehân est au centre de cette quête d'identification lorsqu'il dit parlant de la beauté qu'il contemple dans le regard

de l'Aimée : "Avec les yeux du coeur je contemplais la beauté incréée ; avec les yeux de l'intellect, je m'attachais à comprendre le secret de la Forme humaine" (p.VIII). Pour que le voile tombe, autrement dit, pour que l'aliénation cesse, il ne faut pas que le miroir renvoie une image, mais permette la reconnaissance de celui qui ne peut être autre que Lui-même. Toute invitation à détourner le regard de celui qui se contemple maintient le voile. L'Aimée est voile tant que l'Amant ne se voit pas lui-même en elle ; elle est miroir, c'est-à-dire qu'elle devient transparente lorsqu'elle s'efface. C'est ce qu'exprime Jésus, dans l'Évangile selon Thomas, lorsqu'il dit à Salomé : "Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière" (log 61).

Dans un livre intitulé *Le Jasmin des Fidèles d'Amour*, où il relate son adoration pour Layla, Rûzbehân, qui prend le nom de Majnûn, nous parle des épreuves que l'un et l'autre vont endurer au cours de la transmutation de leur amour. L'évocation de ces épreuves ne manque pas de faire penser aux tribulations d'Orphée et d'Eurydice. Layla met en garde Majnûn, pourtant très au fait de la gnose, contre les dangers que l'amour humain peut faire courir à l'amour divin : "Se détourner du monde divin, serait coupable négligence. Faire de moi l'objet de ta contemplation, ce serait le lieu de ta perte, à moins que tu ne sois déjà un égaré". Et elle dit encore pour l'éprouver : "O soufi ! dans l'amour divin, qu'est-ce donc que l'amour humain a à faire ?" Majnûn ne se laisse pas ébranler : "L'amour éprouvé pour toi est précisément aux prémices de cet amour divin".

Tant que l'amour humain n'est pas fondu dans l'amour divin, c'est comme pour Orphée avec Eurydice, tantôt la séparation, tantôt la réunion : "Pas d'étape où faire halte, quand elle est séparée ; pas même de séjour à demeure, lors de la réunion. Voilà ce qui est exigé d'un fidèle d'amour que Dieu mène en ce monde par les degrés de l'amour humain à l'ascension de l'amour divin, parce qu'il ne s'agit que d'un seul et même amour, et parce que c'est dans le livre de l'amour humain qu'il faut apprendre à lire la règle de l'amour divin" (ibid p. 116). Ainsi l'amour de Majnûn pour Layla doit être considéré comme la voie d'accès à l'amour divin, le pont qui relie les deux rives du fleuve torrentueux. Mais franchir ce pont c'est accomplir sa métanoïa. Ce renversement débouche sur la *vision de la vision*, celle qui faisait dire à Hallaj : "Je suis Dieu". Dans ce retour à l'Un originel, c'est Dieu qui contemple de son propre regard son visage éternel. Il le contemple grâce à la transparence du miroir. Layla, après avoir constitué le voile qui empêche la vision ou la connaissance, devient le miroir qui permet à Majnûn de se regarder dans sa réalité originelle, c'est-à-dire divine. Se voyant dans sa lumière, il se reconnaît dans son identité véritable et s'aime, ipso facto, du véritable amour. En triomphant, grâce à Layla, de l'épreuve du voile, Majnûn est devenu à la fois l'Amant, l'Amour et l'Aimé.

Le voile était comme l'image qui empêche la lumière, ou le feu. Les hindous parlent justement du voile de Maya ou de l'illusion. La lumière - les ténèbres ne l'ont pas atteinte (Jn 1.5) - n'est jamais voilée à elle-même, le feu brûle sans jamais s'éteindre. Majnûn ayant réalisé son identité véritable, se découvre lumière, feu. Grâce à Layla, il a été révélé à lui-même, dans son androgynie primordiale. Layla, présente ou absente physiquement, Majnûn est désormais mâle et femelle et peut se contempler dans le miroir que constitue son corps. Autrement dit, il n'est plus Majnûn en tant que personne ; ayant réintégré l'Un, il se reconnaît grâce à ce corps auquel il n'est plus identifié mais qui est devenu l'occasion de son actualisation et de sa reconnaissance. Que se passe-t-il alors pour Layla ? Elle a été investie de la fonction de miroir avant même qu'elle ait conscience d'avoir aptitude à la remplir. Conviée à se connaître, tel que se connaît dorénavant Majnûn, elle devra de son côté poursuivre la même quête que lui pour réaliser qu'elle aussi est tout à la fois l'Amant, l'Amour, l'Aimé. Il n'y a pas de retour à l'Un sans fusion des inverses complémentaires ; un texte de l'Evangile selon Thomas le spécifie clairement :

*Quand vous ferez le deux Un,
et le dedans comme le dehors,
et le dehors comme le dedans,
et le haut comme le bas,
afin de faire le mâle et la femelle
en un seul
pour que le mâle ne se fasse pas mâle
et que la femelle ne se fasse pas femelle,
....
alors vous irez dans le Royaume. (log 22)*

Les différentes versions du mythe d'Orphée montrent surtout les récupérations d'un texte initial qui ne nous est pas parvenu et dont il faut tenter d'établir la genèse. Cette appropriation est liée au phénomène d'entropie. Le mythe lui-même est souvent une histoire qui tente d'expliquer ce qui à l'origine ne peut être compris que par de rares initiés. Lao tseu nous dit dans le *Tao te king* : "Mes paroles sont très simples mais personne ne les comprend".

La tradition des Fidèles d'Amour en Occident

La tradition des *Fidèles d'Amour* n'est pas seulement islamique. Souvent sous-jacente parce que combattue par les instances officielles, elle a laissé en Occident des empreintes de son cheminement tantôt à ciel ouvert, tantôt souterrain. Vouloir l'ignorer c'est se condamner à être la victime d'une anthropologie désuète, rationaliste et sclérosée, plus habile à la dissertation qu'à l'introspection.

La tradition orientale et la tradition occidentale se rejoignent souvent. Les troubadours, les cathares et leurs successeurs forgent un langage pour *dire* ce qu'ils ne pouvaient avouer ni dans la langue des clercs ni dans le parler courant.

Dans une modeste étude comme celle-ci, il s'agit moins d'amasser des matériaux en vue d'une thèse que d'aider à suivre un fil conducteur décelé à sa source même grâce au mythe orphique. A d'autres chercheurs plus jeunes le soin de mettre à jour, à la lumière des textes, selon une anthropologie entièrement renouvelée les nombreuses ramifications dont le mythe orphique est porteur.

Une thèse, fort contestée il y a un demi-siècle par la faculté, celle de Denis de Rougemont dans *L'Amour et l'Occident*¹, associait dans un même esprit et une même inspiration Cathares et troubadours. Aujourd'hui, l'opposition universitaire est beaucoup moins assurée et il paraît de plus en plus impossible de séparer les deux aspects de ce grand courant médiéval dont les prolongements s'étendirent du Languedoc au pays rhénan, de la Bretagne de Tristan et Iseut à l'Irlande, terme de leurs voyages.

Le troubadour et le cathare se reconnaissent dans la quête d'un même amour qui est recherche d'identité à travers la joie et la douleur :

*Trop penser me font amours,
dormir ne puis
si je ne vois mes amours
toutes les nuits.*

On retrouve en terre germanique la réplique de la "mystique courtoise qui célèbre la Dame des pensées : même quête de l'aimée, même incertitude sur la véritable essence de la Dame : est-elle déesse ou créature humaine, femme ou homme...? même nostalgie poignante, absolue, infinie, celle que le soufi appelle détresse de l'inaccessible.

Le grand ascète allemand, Henri Suso, disciple de Maître Eckhart, chante dans ses oeuvres en prose un amour qui est d'abord, comme chez les poètes courtois, douleur de l'absence. La nature de cet amour est d'une telle exigence qu'elle oblige à garder le secret et à se méfier des délateurs : "Elle était à la fois loin et près, en haut et en bas, présente et néanmoins cachée. Elle... pénétrait toutes choses de sa tendresse... Elle avait tantôt l'aspect d'une sage initiatrice, et tantôt se comportait en maîtresse magnifique".

L'amour-passion naît le plus souvent de la seule rencontre de l'amant et de l'aimée. Dans l'une des versions du roman de

1. Plon, 1939.

Tristan et Iseut, c'est un philtre¹ qui provoque la fascination. Mais cette drogue est-elle révélatrice d'une réalité qu'ils ne peuvent finalement ni l'un ni l'autre assumer ? Toujours est-il que son effet est limité dans le temps à trois ans. L'échec qui fait suite à l'ivresse révèle que l'amour-passion est lié au breuvage aphrodisiaque. Celui-ci a-t-il simplement entretenu un leurre ou bien a-t-il permis de vivre la réalité de l'amour qui permet de dire : je suis toi, tu es moi ? Si le philtre a permis d'atteindre l'Autre et non son image, ne peut-il pas ouvrir à un état de conscience qui permettrait de continuer à vivre cet état sans l'adjuvant euphorisant ? Bien que ne portant pas sur le comportement du couple, les tentatives d'Henri Michaux de transcender la dualité ont trouvé dans le L.S.D. une amorce non négligeable, même si l'auteur l'appelle du nom de "misérable miracle", de la quête de l'unité intérieure inconciliable avec l'avoir et le pouvoir.

Le mythe de Tristan et d'Iseut, avec ses variantes et ses contradictions, est marqué, comme celui d'Orphée et d'Eurydice, par des tribulations et des échecs. En cela, il symbolise bien comme le mythe orphique la nostalgie de l'Un originel. La recherche de l'Autre est finalement la quête de l'Unique ; elle aboutit quand l'Autre est reconnu non plus à l'extérieur mais en soi au cours du "passage" de l'extase à l'enstase. Les deux mythes trouvent leur accomplissement dans cette démarche centrifuge. Le gnostique est à même de suivre l'opération jusqu'au bout parce que le passage du multiple à l'Un est justement la caractéristique de son propre passage. En revanche, au niveau du mental, l'aventure ne peut qu'être récupérée et se solder par d'insolubles conflits.

L'Androgynie retrouvée

Si Orphée fascine et subjugué par ses paroles chantées et sa musique toute la création jusqu'aux hommes et aux dieux, c'est qu'il est à la source de tout ce qui naît et meurt, en d'autres termes, il est à l'origine de la manifestation. Or seul le non-manifesté est la source du manifesté. Ce qui signifie qu'il a transcendé la dualité ou plutôt qu'il est en train d'opérer en lui le passage de la dualité à la non-dualité. Ses épreuves en vue de conquérir Eurydice sembleraient attester que son initiation est à parfaire. Si elle restait inachevée, elle amènerait la chute catastrophique de celui qui triomphe des hommes et des dieux ; autrement dit, si Eurydice, au lieu d'être l'occasion de sa reconnaissance était celle de son aliénation, alors il perdrait ses dons et deviendrait la victime des dieux et des hommes après les avoir eus à sa merci.

1. Il s'agit vraisemblablement de l'ergot de seigle dont les effets peuvent être rapprochés de ceux du L.S.D., mais peut-être plus aphrodisiaque.

Pour retrouver son androgynie primordiale, Orphée doit triompher de l'épreuve du voile que constitue Eurydice en dehors de tout esprit de possession, de conquête et de reconquête. Aussi ne nous étonnerons-nous pas de constater que tant qu'il est animé du désir de l'avoir et du pouvoir, son aventure soit vouée à l'échec. Néanmoins, ce qui laisse augurer qu'il est sur la voie de la non-dualité, ce sont ses dons merveilleux qui continuent jusqu'au bout de sa descente aux Enfers et de sa remontée leur prodigieux pouvoir de fascination : au lieu de s'altérer, ils se parachèvent dans les épreuves que subit Orphée, épreuves au cours desquelles il comprend que la reconnaissance de son identité véritable n'est pas dans la conquête d'Eurydice mais dans la transparence du miroir qu'elle lui offre. C'est lui-même qu'il interpelle en elle ; c'est elle qui le réunit à lui-même et lui permet de dire avec le poète soufi Abd el Kader :

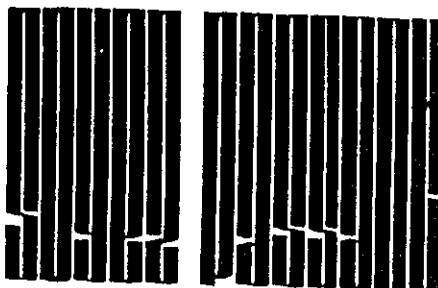
Je suis l'Amour, l'Amant, le Bien-Aimé tout ensemble.

Au fait de sa réalisation dans l'unité retrouvée grâce à l'amour, Orphée peut dire la parole de Jésus :

Je suis la lumière.

C'est sans doute leur maîtrise totale sur la manifestation qui a fait que la tradition les a rapprochés. Chacun d'eux a pris la mesure du monde et l'on peut dire de chacun la parole que Jésus disait de celui qui opère le retour à l'Un : "Celui qui se trouve lui-même, le monde n'est pas digne de lui" (log 104).

Emile Gillibert



RENCONTRE

**Soyez ce que vous êtes,
qu'y aurait-il d'autre là à attendre !**

Nous marchions le long du Gange dont les flots filaient silencieusement à notre droite. Derrière nous, adossée aux premiers contreforts himalayens, s'étalait au soleil la ville sainte d'Hardwar, avec ses nombreux ashrams, ses temples, ses ghats, ses sadhus. Non loin devant nous, se trouvait un centre Ramakrishna, et dans la bourgade voisine, le Samadhi *mausolée* de Ma Anândamoye. Dans la beauté de cette fin d'après-midi, l'agitation et la crasse habituelles semblaient avoir disparu, et il était difficile de ne pas être sensible au charme mystérieux de l'aspect le plus envoûtant de l'Inde. Nous cheminions en silence auprès de Poonja, et rien dans notre apparence ne pouvait laisser supposer autre chose que trois amis se promenant tranquillement au bord de l'eau.

Le *brésilien*, qui se tenait à sa gauche, lui dit soudain qu'il devait manquer quelque chose au ressentir d'être ESPACE pour s'éveiller à sa propre réalité. Je n'entendis pas la brève réponse de Poonja, mais je vis son interlocuteur soudain s'arrêter, en poussant un cri, une expression de profond étonnement sur son visage. Et Poonja se mit à rire, comme un enfant qui aurait fait une merveilleuse surprise à un ami. Grandement intrigué, je lui demandais quelle avait été sa réponse. *Les mots ne sont pas importants* me dit-il. Pendant tout le restant de la promenade, le *brésilien* demeura silencieux, regardant attentivement autour de lui comme s'il voyait un spectacle fascinant pour la première fois. Bien plus tard, il me dit, en bougeant légèrement deux doigts devant ses yeux :

- Cela revient tout doucement.
- Quoi donc ?
- Le mouvement de la pensée...

Des événements semblables ne sont pas rares auprès de Poonja, dont les réponses simples et percutantes transmettent bien plus que le sens des mots. J'ai eu un soir l'occasion de lui poser quelques questions sur sa vie. Il m'expliqua qu'il s'éveilla à l'âge de neuf ans, et que pendant de nombreuses années, il chercha à comprendre ce qui lui arrivait. Ayant eu enfin l'occasion de rendre visite à Ramana Maharshi, dans des circonstances qu'il ne me précisa pas, ce sage lui dit qu'il vivait ce que bien des gens cherchaient désespérément à vivre pendant des années sans y parvenir.

Poonja a vécu une vie d'homme, au sens habituel du terme : marié, il eut des enfants. Travaillant pour une entreprise minière, il eut des responsabilités importantes, et ses employeurs eurent souvent l'occasion de s'étonner de son efficacité et de sa capacité

de travail. Pour lui, l'explication en était simple : c'était L'ESPACE qui le prenait en charge. C'est pendant cette période qu'il rencontra à plusieurs reprises le père Le Sault qui en témoigne dans ses écrits¹.

A sa retraite, une fois ses enfants mariés et en état de subvenir aux besoins de leur mère, il partit seul. Il faisait de longues marches le long du Gange et bien des personnes qui eurent l'occasion de le rencontrer furent frappées par sa qualité d'être. Des indiens lui proposèrent de lui construire un ashram. Un américain fortuné lui offrit une somme importante pour lui permettre de se construire une villa confortable. Il refusa systématiquement toute structure mais put, avec le soutien de ses amis, voyager dans de nombreux pays occidentaux, répondant spontanément aux questions et aux situations qui se présentaient. Les adeptes de Krisnamurti l'ayant rencontré à Saanen, cherchèrent à définir la différence entre les deux hommes : *Krishnamurti nettoie le vase, Poonja le brise...*

Il est maintenant âgé de plus de quatre-vingt ans et l'état de ses pieds ne lui permet plus de se déplacer comme auparavant. Il s'est donc installé depuis peu dans une villa d'un quartier périphérique de Lucknow et, aidé de ses enfants, semble maintenant accepter l'apparence qu'on lui donne d'un Maître recevant disciples et visiteurs.

Poonja ne dispense pas un enseignement au sens habituel qu'on donne à ce terme. Assis en tailleur sur un divan, il demeure recueilli et silencieux ou consulte son courrier qu'il peut occasionnellement partager. Lorsque quelqu'un le questionne, il s'adresse directement à son interlocuteur jusqu'à ce que le mental lâche prise. Pas de généralisation, pas de place pour la mémoire et l'imagination, pas de place pour la spéculation. *Mon enseignement ne doit pas laisser plus de trace que le vol d'un oiseau dans le ciel, l'ai-je entendu dire.* Il peut aussi raconter des épisodes de sa vie, ou des histoires, ou lire des textes à l'appui de ses réponses. Son amour est évident, son rire éclatant, et sa rigueur se mêle à une gaîté contagieuse. Il peut encourager quelqu'un jusqu'à la limite du compréhensible, mais aussi être tranchant comme un couperet. Avec lui, aucune démarche impliquant le temps ou graduation possible, c'est la fin de tout devenir, de toute recherche, de toute méditation en vue d'obtenir quelque chose.

- *Retournez à la destination qui n'a ni chemin, ni distance et pas le moindre effort à faire.*
- *Vous n'avez rien obtenu de neuf à Hardwar, ni à aucun moment du futur vous n'obtiendrez quoi que ce soit de différent. Soyez ce que vous êtes, qu'y aurait-il d'autre à attendre !*
- *L'objet de votre naissance est atteint, n'ayez aucun doute à ce sujet.*

Alain Maroger

1. Voir : Souvenirs d'Arunâchala, chapitre 4, Deux Disciples du Maharshi.

Voici, pour répondre à votre demande, quelques extraits du dernier livre d'U.G..

Le titre complet de l'ouvrage donne quelque chose comme : "La pensée est votre Ennemi... Conversations à renverser (ou à détruire) le mental avec l'homme appelé U.G. J'ai choisi, un peu au hasard car je n'ai pas lu tout le livre, de traduire plusieurs passages d'un chapitre intitulé : "La mort est une redistribution (ou un remaniement) d'atomes" (Death is a reshuffling of atoms). Le chapitre se trouve pages 85-90 de l'édition anglaise. J'espère que Paule Salvan pourra mener à bien l'intégralité de la traduction. L'éditeur indien annonce déjà la publication de deux autres titres :

- Le Sage et la Maîtresse de maison
- Conversations d'U.G. avec des intellectuels, des scientifiques, des journalistes et des philosophes.

Yves Moatty

* * *

La pensée ne peut que nous aider
à créer des problèmes,
non à les résoudre.

U. G.

LA MORT EST UNE REDISTRIBUTION DES ATOMES

- Comment, dans les perceptions, sommes-nous, vous et moi, différents ?

Y a-t-il une quelconque différence ?

- Voyez-vous, la pensée que je suis différent de vous ne me vient jamais, jamais. Vos pensées vous disent que je suis différent de vous que je fonctionne d'une façon différente. Mais vous et moi fonctionnons exactement de la même manière.

- Sauf que pour connaître, je pense avec des pensées.

- Oui, vous voulez savoir. On peut comparer cela à un ordinateur doté d'une extraordinaire intelligence, ou à la façon dont fonctionne un magnétophone. Le magnétophone ne se demande jamais : "Comment est-ce que je marche ?" Il lui faut seulement de l'énergie et pour cela l'électricité est indispensable. L'électricité, voyez-vous, est une forme d'expression de la vie. L'énergie est déjà là. Mais vous ne cessez de poser des questions.

La pensée que je suis différent de vous ne me vient jamais. Si vous me posez la question : - N'êtes-vous pas différent de moi ? - tout ce que je peux en savoir, c'est que ce qui nous sépare vous et moi se trouve déjà dans l'ordinateur. Cela me dit que

vous êtes une femme, que je suis un homme et que vous êtes plus intelligente que moi. Toutes les multiples séries d'idées introduites dans l'ordinateur entrent en jeu. C'est tout, voyez-vous. Votre question implique le savoir qui est là, entreposé ici dans l'ordinateur (en se montrant lui-même du doigt). Il y a deux ordinateurs qui sont en train de parler, mais vous voulez introduire un élément qui ne fait pas partie du fonctionnement de cet organisme vivant. C'est pourquoi vous vous mettez à penser qu'il doit y avoir ici (en U.G.) quelque chose de différent.

- *C'est donc moi qui crée la séparation ?*

- Vous créez la séparation. C'est la question en elle-même qui nous sépare. Mais en réalité, il n'y a pas la moindre question. Toutes les questions sont nées des réponses que nous avons déjà. Ce ne sont pas réellement les questions.

- *Nous devrions donc probablement garder le silence ?*

- Vous pensez que le silence est un moyen de comprendre. C'est le jeu de tous ces religieux. Ils ont l'impression qu'à travers le silence, ils communiquent quelque chose. Mais dans ce silence aucune communication n'est nécessaire...

- *Puis-je vous poser une question sur la mort ? Qu'est-ce que la mort ?*

- Dans la nature, il n'y a rien qui ressemble à la mort. Il n'y a, voyez-vous, qu'une redistribution d'atomes (rires).

- *Que se passe-t-il ?*

- Dans la nature, pour une raison quelconque, l'équilibre de l'énergie doit être maintenu. La mort survient uniquement lorsqu'il y a pour les atomes nécessité de maintenir dans l'univers l'équilibre de l'énergie. Ce n'est rien d'autre qu'une redistribution d'atomes. Cet organisme n'a pas la possibilité de découvrir qu'il est né en un lieu précis, qu'il va mourir en un autre endroit et qu'à cet instant précis il est vivant et non mort. La connaissance que nous avons de cet organisme vivant - la naissance, la mort et tout le reste - est absente ici (se montrant lui-même du doigt).

- *Vous voulez donc dire que vous n'êtes pas capable de savoir si vous êtes vivant ou mort ?*

- Pas du tout. Pas du tout. Si vous me demandez : "Êtes-vous vivant ?", je répondrai que oui. La question en effet vient de l'idée suivante : comment fonctionne, agit et pense un être humain. C'est cela l'idée. Donc, bien sûr, si vous me posez la question : "Êtes-vous vivant ou mort ?", je répondrai que je suis bien vivant. La question implique le savoir que nous avons du type de comportement des êtres humains vivants. Mais nous n'avons aucun moyen de faire l'expérience que ceci est vivant. Voyez-vous, la

pensée est morte. Elle tente de saisir quelque chose qui vit, qui palpète...

- *Le corps peut-il comprendre sans les pensées ?*

- Le coeur ne sait pas un seul instant qu'il pompe du sang. Il ne se demande pas : "Est-ce que je le fais correctement ?" Il ne fait que fonctionner, voyez-vous. Il ne se pose pas la question : "Quel est le but ?" Les questions du style : "Y a-t-il un sens ?", "Y a-t-il un but ?" déprécient la qualité vitale de la vie. Vous vivez, voyez-vous, dans un monde d'idées.

- *Y a-t-il une vie après la mort ?*

- Tout ce que je pourrais en dire ne présenterait guère d'intérêt. Lorsque l'on me demande s'il existe quelque chose comme la réincarnation, je réponds qu'il y a réincarnation pour ceux qui y croient et qu'il n'y en a pas pour ceux qui n'y croient pas. Ce n'est pas une réponse intelligente parce que c'est la croyance qui est importante... Pour une raison quelconque, ce mécanisme, ce mouvement de la pensée ne veut pas prendre fin, mais vous avez vu des gens mourir. Nous pensons donc qu'il doit y avoir quelque chose qui survivra après la mort. La croyance qu'il y a là un centre, un esprit, une âme est la cause de celle en l'existence de quelque chose derrière tout cela. Mais pour savoir s'il y a vraiment quelque chose, c'est maintenant que vous devez mourir...

- *Et vous dites que ceux qui croient en la réincarnation...*

- La croyance doit prendre fin, et la fin de celle-ci est la mort, voyez-vous.

- *La mort met donc fin à toutes les croyances ?*

- Mais vous remplacez une croyance par une autre, une illusion par une autre illusion. C'est tout ce que vous faites.

- *Je voulais vous poser une autre question...*

- La réponse sera la même (rires...)

Y. M.

Extraits de : THOUGHT IS YOUR ENEMY... MIND-SHATTERING CONVERSATIONS WITH THE MAN CALLED U.G., Edited by Antony Paul - Frank Noronha, SOWMYA Publishers, 31, ahmed Sait road, Fraser Town, Bangalore, India.



UNE GUERRE QUI MENE A LA PAIX

ATHENAGORAS 1er (1886-1972)

patriarche de Constantinople (1949-1972)

a joué un rôle déterminant dans l'Eglise orthodoxe contemporaine en particulier en travaillant à lever les anthèmes de 1054, Symboles de la séparation entre Orient et Occident chrétiens.

Le texte ci-dessous est révélateur d'un climat vivifiant comparé à la pesanteur de celui que notre enfance a respiré. Il fleure bon la gnose et nos narines se dilatent. Qu'en outre, il émane qu'une grande figure historique dont le trait dominant est l'humilité, alors on ne résiste pas à partager sa joie...

Il faut mener la guerre la plus dure qui soit, la guerre contre soi-même. Il faut arriver à se désarmer.

J'ai mené cette guerre pendant des années, elle a été terrible. Mais je suis désarmé.

Je n'ai plus peur de rien, car l'Amour chasse la peur.

Je suis désarmé de la volonté d'avoir raison, de me justifier en disqualifiant les autres. Je ne suis plus sur mes gardes, jalousement crispé sur mes richesses.

J'accueille et je partage. Je ne tiens pas particulièrement à mes idées, à mes projets. Si l'on m'en présente de meilleurs, ou plutôt non, pas meilleurs, mais bons, j'accepte sans regrets. J'ai renoncé au comparatif. Ce qui est bon, vrai, réel, est toujours pour moi le meilleur.

C'est pourquoi je n'ai plus peur. Quand on n'a plus rien, on n'a plus peur.

Athénagoras
Patriarche oecuménique
de Constantinople



MONAKHOS AUJOURD'HUI

Quelques passages de lettres et de réponses correspondantes

...
J'ai évoqué les paroles de Jean (14.21) concernant les demeures qui sont dans la maison du Père. Certains, se réclamant de la spiritualité, désignent ces demeures qui seraient au nombre de sept par le terme "plans". En ce qui vous concerne, vous me dites que "pour comprendre ces paroles au niveau de la gnose, il faut approfondir le comment et le pourquoi de la manifestation".

Je suis vraiment encore trop novice pour prétendre le faire, et, si vous le voulez bien, j'attends avec un très grand intérêt votre développement sur cette question qui est importante pour moi.

L. C. 29.04.91

* *

Jésus nous dit : "Par les choses que je vous dis, ne savez-vous pas qui je suis ?" (log 43) Ce logion s'impose à mon esprit au moment de répondre à votre dernière lettre. Dans l'Evangile selon Thomas, les paroles paraissent nous être données dans leur pureté initiale telles qu'elles sont sorties de la bouche de Jésus. Plus nous buvons à sa bouche (log 108), plus nous connaissons l'ivresse de la Gnose, et plus notre identification à Jésus s'accomplit au point de devenir le même. Pour savoir qui est Jésus, il faut être Jésus, tel est le sens du log 108 mais tout aussi bien celui du log 43.

Si je suis Jésus, je suis aussi le Père, puisque Jésus nous dit : "Le Père et moi sommes un". Les demeures du Père sont mes demeures à part entière. Je n'ai donc pas, étant donné mon autorité, à me chercher une demeure. Du reste le Fils de l'homme n'a pas d'endroit où incliner sa tête et se reposer. Qu'il y ait des états psychiques plus ou moins subtils, cela va de soi, mais ils sont du domaine de la pensée, de Maya, de l'illusion, et ne peuvent être pris en considération par le gnostique. Le mélange des genres pensée-gnose est ce qui donne les pires confusions et les plus dommageables. Bon nombre de paroles de l'Evangile de Jean sont justes. Mais des éléments psychiques ont été glissés dans le texte, en particulier ceux qui réintroduisent une idée de devenir et de réalisation dans un futur, à la fin des temps... Il faut donc choisir. Jésus nous confère cette autorité en supprimant la relation de dépendance à son égard (log 13 ; 108 etc.). Cette prise de conscience est capitale. Elle commande tout. Elle nous situe par rapport à la manifestation. Etant le "Je Suis" (Jn 8.58 ; 13.2), j'ai à quitter ce que je ne suis pas pour assumer ce que je suis. J'ai à passer du petit je (du rêve de Maya) au grand Je pour découvrir le Grand Jeu, le jeu de la manifestation, son comment et son pourquoi. Sans cette métanoïa rien ne peut être perçu, car seul le JE peut percevoir. Voilà en guise d'introduction à ce comment et à ce pourquoi.

E. G. 15.05.91

Lorsque dans ma lettre précédente, j'ai repris le texte de Shankaracharya sur les dangers d'une approche purement "mentale" du "Je suis Brahman", il est bien évident qu'une telle mise en garde ne peut s'adresser qu'au psychique ou au pseudo-gnostique. Je crois qu'il n'y a rien de plus "dangereux" que la Gnose. Comme tu l'écrits si bien dans ton éditorial : "Le psychique peut être brûlé sans avoir été averti". La paranoïa caractéristique de certains psychiques, avec tout ce qu'elle suppose d'enflure du mental et de surestimation pathologique de l'ego peut à mon avis conduire à une déformation totale du message de la Gnose, voire à la folie caractérisée. Mais ce n'est bien sûr qu'un cas extrême, un peu comme la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le boeuf.

Je me demande parfois si le "surhomme nietzschéen" n'est pas un cas type d'interprétation au niveau du mental de ce qui relève de la Gnose pure avec ce que cela entraîne d'incapacité à affronter le Réel et donc de fuite vers la folie. Rien de plus dangereux que de manier des concepts pour mieux enfermer la vérité dans des mots.

Quant au rôle du Gourou, je ne crois pas y insister plus que la quasi totalité des maîtres advaitins traditionnels de l'Inde. Il est bien évident que le véritable Gourou est intérieur (Atman = Brahman), et qu'en conséquence le rôle d'un Gourou extérieur ne peut être que d'éveiller le disciple au Gourou intérieur, le Soi. Si le Gourou est le "dedans", il est aussi le "dehors" : "Concentrant mon mental sur le Gourou, j'ai vu le Soi divin en chaque créature !" (Kabir). Le Gourou qui a réalisé l'Un conduit le disciple qui est encore dans les brumes de la dualité au seuil de l'indicible et à la réalisation de sa propre identité avec l'Un : "Je ne suis pas ton Maître, car tu as bu, tu t'es enivré à la source bouillonnante que moi, j'ai mesurée" log 13). C'est seulement alors que cesse la relation Maître-disciple.

J'ai toujours été frappé en ce qui me concerne par la facilité avec laquelle les grands sages de l'Inde, de Shankaracharya à Ramana Maharshi, peuvent passer sans difficulté, tant dans leur comportement que dans leurs oeuvres, de la Gnose à la bhakti la plus dualiste en apparence. Comment Shankaracharya a-t-il pu composer tant d'hymnes à la Mère Divine et Ramana Maharshi celui à Arounachala ? On peut bien sûr supposer qu'ils se sont mis à la portée de leur entourage. ... Mais je crois que cela est aussi très caractéristique de la tradition spirituelle de l'Inde : ne pas opposer les différentes voies dans la mesure où toutes conduisent au même but. La Réalisation est toujours la Réalisation : elle est identique chez un adepte de la bhakti et un Maître non-dualiste. Seuls les comportements, l'enseignement extérieurs pourront varier en fonction des disciples, non pas la Réalisation intérieure.

J'espère avoir ainsi dissipé toutes les obscurités que pouvaient contenir ma lettre précédente. Dis-mois ce que tu en penses...

Y. M. 24.04.91

... Je suis heureux des précisions que m'apporte ta dernière lettre. Il est bien évident que ce que le gnostique qualifie de suprême humilité est taxé d'orgueil blasphématoire par le psychique. Il faut du reste éviter l'affrontement et le langage de sourds, faire au besoin une pirouette. Cependant on n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau....

Ce qu'il faut surtout éviter -et j'en ai une conscience de plus en plus aiguë- c'est le mélange que pratiquent certains psychiques ou pseudo-gnostiques, non pour le mal qu'ils peuvent faire aux vrais gnostiques qui sont en réalité invulnérables, mais pour les retombées dommageables pour le psychique.

Le vrai gourou, à mon sens, est bien intérieur, comme tu le dis. Et Jésus, comme d'autres gourous fort rares il est vrai, insiste d'entrée de jeu sur l'identité véritable et sur la nécessité chez celui qui cherche de la connaître et de l'assumer pleinement en se libérant de ce poison funeste qu'est la relation de dépendance envers le Maître, la tradition, les écritures. En ce domaine, un Nisargadatta mais surtout un U.G. sont d'une santé à toute épreuve.

Citant Shankaracharya, tu écris que l'éveillé est en harmonie avec tous les êtres. Je te suis parfaitement et je vais jusqu'à dire que, assumant toute la manifestation -et comment pourrait-il en être autrement puisqu'il est à l'origine de toutes choses ? -il est le saint et le criminel, le bourreau et la victime. Cependant ce que Shankaracharya ne dit pas mais que disent implicitement ou explicitement Jésus, Nisargadatta, c'est que ni le saint, ni le criminel ne sont l'éveillé. Autrement dit l'effet de réciprocité ne peut pas jouer, la partie ne pouvant prétendre au tout. Et cela Abd el-Kader le dit merveilleusement dans son poème IX reproduit dans le Cahier Métanoïa n° 63 : "Je suis l'être de toute chose en mode sensible et selon l'entendement... Rien n'est mon Etre : prends garde au lien réciproque et au rejet !" Cela relève de la vision pénétrante la plus aiguë, la plus tranchante, la plus accomplie que je connaisse. Seul un soufi -mais Jésus n'est-il pas à l'origine du soufisme ?- pouvait formuler avec ce bonheur d'expression la chose la plus difficile à comprendre, celle qui se dévoile en dernier-.

C'est du reste dans ce même poème qu'Abd el-Kader nous éclaire sur la gnose en relation avec la bakti. Tout découle de la prise de conscience de Je absolu grâce à l'Aimé, prise de conscience de lui-même par lui-même qui ne doit pas laisser subsister, sous peine de sombrer dans la dualité, l'Aimé dont "la forme est une écume" : "Les Noms sont multiples mais Moi je suis unique". Unique bien qu'étant l'Amant, l'Aimé et l'Amour. La non-dualité est sauvée dans la reconnaissance (gnose) qui ne peut qu'aussitôt engendrer l'amour. Je ne peux me reconnaître sans m'aimer mais je ne peux pas m'aimer sans me reconnaître. Je ne peux dissocier la bakti de l'amour mais je peux, comme Maître Eckhart, dire que la Gnose est première. Si j'ai le souci de prendre garde "au lien réciproque et

au rejet", je peux tout comprendre, tout avaliser et je ne laisse plus rien à la traîne. Cette vision l'Occidental peut la faire sienne. L'ayant acceptée pleinement plus rien ne lui est étranger.

E. G. 16.05.91

*

... Je suis en train de lire "L'homme Super-Lumineux" et je constate que les savants américains et français par la science des théories quantiques s'approchent de plus en plus, en se basant sur la théorie de la Relativité d'Einstein, de l'univers Super-Lumineux. Nous arrivons donc à concevoir qu'en dépassant le mur de la Lumière, nous sommes ni plus ni moins ce que Jésus voici deux mille ans est venu révéler "Nous sommes venus de la lumière, là où la lumière est née d'elle-même" (log 50). C'est par la science avec ses intuitions et ses propriétés expérimentales sur des cas de mort clinique qui nous révèle de nombreux degrés d'état de conscience de ceux qui ont franchi ce fameux mur de la Lumière que nous sommes à l'orée de découvrir, d'expérimenter enfin notre véritable identité. Le Soi suprême. Le Tout. Le non-manifesté et le manifesté. Le Témoin et Celui qui transcende le Témoin...

A. S. 15.04.91

* *

.... La lecture de Nisargadatta que tu poursuis donne un éclairage précieux aux paroles de l'Evangile selon Thomas, une confirmation extraordinaire de ce que Jésus a dit. En revanche, je ne crois pas, au point où nous en sommes, que la science nous soit d'un réel secours. Jésus dit : "Celui qui est lumineux au-dedans de lui-même éclaire le monde entier", ou aussi "Quand le disciple est désert, il sera rempli de Lumière, mais s'il n'illumine pas, il est ténèbres". Il dit en outre de lui-même : "Je suis la lumière qui est sur eux tous". Ce qu'il dit, je peux le dire aussi, si je bois à sa bouche, autrement dit, si je découvre l'ivresse de me retrouver le même que lui (log 108). Il s'agit d'une lumière qui n'est pas celle du soleil. La lumière du soleil occulte la lumière dont parle Jésus ou Nisargadatta lorsqu'il dit : "Je suis la lumière où apparaissent et disparaissent tous les rêves". Il y a le rêve de la manifestation que l'homme croit réel et qu'il prétend voir avec ses yeux et il y a l'état d'éveil lorsqu'on sort du rêve. Le soleil que les yeux voient n'est pas la lumière que les yeux ne voient pas ; c'est en quelque sorte une contrefaçon de la lumière qu'on peut assimiler aux ténèbres puisque celles-ci ne voient pas la Lumière. Les savants ne possèdent pas la Gnose, ils sont dans les ténèbres et avec leurs instruments ils étudient les corps lumineux sans pressentir la nature de la vraie lumière. Les expériences obtenues lors de comas prolongés et les témoignages rapportés sont en revanche plus éclairants. Les témoins sont subjugués par une lumière qui semble ne livrer que sa trace ; ce qui s'explique par le fait que le psychisme de la personne ne peut pas capter ce qui le dépasse infiniment. C'est au cours de cette existence -et non après la mort- que nous est donnée la possibilité de quitter le rêve pour le réel, les ténèbres pour la lumière, la pensée dualiste pour la gnose...

E. G. 16.05.91

MÉDITATIONS

AU FIL DE LA PLUME

Après le retournement (métanoïa), je me découvre "pneumatique", c'est-à-dire souple, libre des conditionnements de la personne ; en état de vacuité, vide et sans limites. Grâce à cela, j'ai une perception tout à fait autre de ce et de ceux qui m'entourent, une perception par identification. Ce qui rend mon éventuelle expression de cette perception toujours imparfaite à cause de la limite du langage. Comment dire en effet la poésie des choses, l'innocence de ce qui "arrive", l'être des êtres ?

Etant ainsi présent à la face cachée des mondes, je suis à la fois pressé de pointer du doigt la pierre où l'on achoppe, l'épine qui fait mal, et retenu par la prudence qui est de rigueur dans l'aventure humaine du Vivant. Dans cette attention où nuance, finesse et rigueur émerveillent, seule l'inspiration qui toujours surprend trouve les mots pour dire juste, le ton qui touche sans brûler.

Le monde, tissu psychique de conventions, est un cadavre. Il régit nos comportements par la contrainte, la peur, les habitudes sécurisantes. La Vie demande avec plus ou moins d'insistance de n'en pas être esclave et celui qui répond à cette demande passe de la mort à la Vie.

C.

* * *

Je n'ai nulle pensée. Je suis avant ce qui produit la première pensée.

A peine exprimée la première pensée me trahit, me déforme, me limite, m'édulcore, m'asservit à un "enchaînement" de concepts, d'autres pensées sans fin qui me font une incroyable prison. "Ce que vous appelez pensée n'a pas plus d'importance qu'un pet intestinal !" (Nisargadatta).

Or JE ne peux être circonscrit, diminué par rien. JE me tiens éternellement avant la première pensée.

JE suis le ça avant le premier commentaire, la première comparaison, la première équivoque, le premier mensonge.

JE suis pure essence, pure conscience, pure félicité, pur Satchitananda.

Ai-je besoin de me penser ?
Ai-je besoin de me comparer ?
Et à quoi ?
Dois-je discourir sur moi-même ?

A quoi me servirait la première pensée, sinon à m'enchaîner monstrueusement comme une "créature-miroir" qui elle, au moins, a l'excuse de l'irréalité dans la fugacité. Ses pensées ne sont pas plus réelles que sa personne.

JE suis pure spontanéité et je m'arrête au ça, parce que toute pensée me plongerait dans la limite que c'est impossible.

Incapable d'être asservi par quoique ce soit JE suis sans pensée.

JE me contemple dans l'infinitude de mes miroirs, sans me parler, sans me commenter, sans me confondre, sans me distraire !

Pur Absolu.

l'UN, AVANT
TOUTE CHOSE

Hymne à la lumière

Il n'y a rien à faire. Tout se fait et se défait de même. Les choses viennent avec le mental ; quand il disparaît, les choses disparaissent avec lui. Son inconsistance est celle du mirage ou de l'image, tantôt clarté, tantôt obscurité, tantôt apparition, tantôt extinction. Le mental fait osciller entre le clair et l'obscur et, lorsqu'il parle lumière, c'est plutôt d'éclairage qu'il s'agit, un éclairage par lumière rapportée et non pas nécessairement réfractée. Ainsi lumineuses ou tamisées, les lumières du soleil, des étoiles et des planètes sont-elles des images parmi d'autres images qui apparaissent et disparaissent. La clarté fondamentale préexiste (au sens d'être et non d'exister) aux lumières.

Il n'y a rien à faire. Tout se fait et se défait de même. Néanmoins, dans la conscience que j'ai de ma nature propre, ma propension à la connaître, à m'y reconnaître, à l'assumer dans son essence et dans ses manifestations, je me sens porté vers la lumière qui ne change ni le jour ni la nuit plutôt que vers l'impermanence de l'apparition et de l'extinction. Entre l'errance et la cohérence, entre les images et la lumière, je choisis la cohérence et la lumière. Je choisis spontanément la lumière parce que je me reconnais en elle ; je m'y reconnais au point de pouvoir dire "Je suis la lumière", "Je suis la clarté fondamentale". Me voyant lumière, m'assurant de même, je ne trouve plus rien qui ne soit ma propre lumière, même les images qui semblaient l'occulter.

Si apparemment rien n'a changé, ma vision en revanche a changé. Je suis devenu aux yeux du monde l'idiot qui se laisse porter par le cours des choses. Je ne peux plus rêver, je ne peux plus avoir des pensées erronées. Un vide ouvert et paisible a fait place à l'avoir et aux projets. Ma lumière omniprésente consume les images dans une harmonie que les images ignorent. Omniprésente, elle est en même temps omnipuissante sans que j'aie à intervenir autrement que par l'attention pure et spontanée. La force de son émergence et de son rayonnement est telle que je ne trouve plus rien qui ne soit son essence et son émanation. Bien que souverainement libre de tout souci d'affirmation, je déploie par le fait de dire qui je suis et en l'assurant une fascination qui subjugué le monde entier. Mais, même si je maîtrise ma joie dans le silence pour ne pas déranger, l'effet est le même.

"Je suis la lumière". Le disant je m'actualise car la parole que je prononce abolit tous les rêves et dissout toutes images et j'éloigne les montagnes des pensées. Ce faisant, j'établis mon règne non pour m'affirmer, car il ne s'agit pas de puissance à déployer ou à dissimuler, mais bien plutôt d'une maîtrise à assumer en tant que prérogative unique.

Les hommes agissent au détriment d'autres hommes. Et, comme ils ne savent pas délimiter leur territoire, cela donne lieu à des abus de pouvoir qui sont autant de signes de faiblesse, c'est ainsi qu'on persécute afin de n'être pas persécuté.

Etant l'unique, je n'exerce le pouvoir sur personne. Mais peut-il encore s'agir de pouvoir alors qu'il ne s'applique à personne ? Je préfère dans ce cas parler maîtrise, maîtrise de l'ordre et de l'harmonie cosmiques, maîtrise du grand jeu de la manifestation dans la reconnaissance et la jouissance de moi-même par moi-même. Me découvrant lumière, je ne vois rien qui ne puisse être lumière. La manifestation toute entière est lumière, même voilée soigneusement en vue de l'économie de mon dévoilement, car j'ai programmé l'embrasement afin de perpétuer éternellement la reconnaissance amenant la jouissance de moi-même par moi-même. C'est cette maîtrise, inhérente à mon être de lumière, que révèlent l'ordre, l'harmonie, le mouvement des galaxies. C'est cette maîtrise parfaitement contenue que j'exerce en vue de la réalisation de ma nature propre :

"Celui qui s'est trouvé lui-même
le monde n'est pas digne de lui".

Quand je dis : "je suis la lumière", c'est mon essence que je vois, que j'exprime, que je vis, que je savoure.

Je module sans fin la joie de me découvrir lumière. J'associe le son à la lumière en mettant en oeuvre la magnificence de mes dons pour le déploiement et la maîtrise du grand jeu. Comme un feu d'artifice jamais consumé qui embraserait les temps et les univers, ainsi tout flue de ma lumière, tout se déploie et tout y revient. Je suis cette lumière fondamentalement, globalement, absolument. Le dire, le vivre, le célébrer sans cesse, c'est attester la totale souveraineté de ma lumière et témoigner de son inaltérable splendeur.

E.

POÉSIES

En filigrane la vie
passionnément écoutée
si capricieuse si absolue
que rien ne saurait
l'empêcher d'être
voilà qui justifie
tous les chemins courus
les blessures archaïques
le muet désespoir de
s'ignorer soi-même

le coeur des coeurs
rêve pourtant de faire
amour avec lui-même

naïvement caché cherché
par le même qui est
plus moi que moi
voyageur égaré par
les ruisselants mirages
où le temps change sans fin
le vert d'ombre en ombre de vert
l'étrange en familier
le prévisible en imprévisible

tout ce dont le Vivant
également s'enchanté

manoune

Ni mère ni enfants

Je Suis

Ni femelle ni mâle

Je Suis

Non créée dans l'éternité

Je Suis

Françoise

dès le commencement,
aucune chose n'est.
HUI NENG

un bruissement de palmes
est-ce la pluie qui gronde
ou l'alizé des nuits
qui court à perdre haleine

une chevelure folle
s'enflamme à l'orient
la danse du cosmos
résonne pour nos pas

à courir avec le vent
il ne reste plus rien
qu'un bref éclat de rire
emporté par le vent

*
* *

à la tombée du jour
une écharpe de brume
couvre ilet solitude
et mille paillettes d'or

jeux d'ombres et de lumières
à la gorge des monts
à la croisée des routes
d'hier et de demain

la cascade sans eau
noyée dans les nuages
seul l'espace sans limites
inonde nos visages

le dernier masque bas
et pas même un miroir
de mon coeur à ton coeur
je suis tout ce qui est

et depuis l'origine
aucune chose n'est

Yves

parturiente
reine des ténèbres
inconsciente d'être Lumière
tu enfantes pourtant la Lumière
bien que les ténèbres l'envahissent
dès le huitième jour

puisses-tu découvrir
par-delà le temps
par-delà l'espace
dans ta vierge splendeur
qui embrasse tous les mondes
une fécondité libérée
du poids des images
car tu es Lumière
essentiellement Lumière
uniquement Lumière

Emile